

**ÊTRE
ÉCOLOGIQUE
TIMOTHY
MORTON**

**ZULMA
ESSAIS**

« Dramaturge de notre crise écologique, Morton imagine une tragédie dont nul ne connaît la fin. Sombre et déroutante, elle a aussi quelque chose d'enthousiasmant. »
Interview de Timothy Morton par Thibaut Sardier, *Libération*

« Un ovni malicieux dans le monde des livres sur l'écologie. » Octave Larmagnac-Matheron,
Philosophie magazine

« Comme le réfléchit le "pop philosophe" Timothy Morton dans *La pensée écologique* : "La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent notre existence compassionnelle à aller au-delà de la pitié condescendante". » Cécile Lecoultré, *24 heures*

« Un auteur atypique et éclectique au style acéré » Pablo Maillé, *Usbek & Rica*

Sur les ondes :

- Interview de Timothy Morton (en anglais) sur Radio Anthropocène de l'École Urbaine de Lyon, Jérémy Cheval (diffusé le 20 octobre 2021) : <https://www.sondekla.com/user/event/12488>



English : Le Grand Entretien - Être écologique avec Timothy Morton

Par Ecole Urbaine de Lyon





JEUDI IDÉES

Timothy Morton : «Je suis du côté du fuck you»



«C'est le bon moment pour paniquer»

Philosophe écolo réfléchissant à rebours d'un émerveillement face à la nature, Timothy Morton invite à reconsidérer la place de l'humain dans un monde sans





hiérarchie ni repères. Une pensée à la fois pessimiste et réjouissante. «Libé» l'a rencontré, alors que deux de ses livres paraissent en français.

Par
THIBAUT SARDIER
Photo
CYRIL ZANNETTACCI

La débarqué dans le hall de son hôtel vers 16 heures, visiblement à peine réveillé de sa sieste. Incapable de trouver le bouton qui démarre la machine à café. Traits de maquillage noir aux yeux, vêtements noirs, chaussures noires, et collier miroir où brille l'adjectif «Non binary». Pas étonnant pour quelqu'un qui propose de fonder une «queer ecology» : pour lui, le patriarcat vorace est l'une des sources de nos problèmes écologiques. Et puis, il a une dent contre les cases et les catégories, qui servent à séparer (et donc à figer) les genres comme les espèces. Alors que, humains comme non-humains, tout est si fluide. En découvrant cet intellectuel britannique né en 1968, qui vit et enseigne au Texas, on a davantage l'impression d'avoir affaire au leader d'un groupe de punk ou de hard rock un lendemain de concert (il joue d'ailleurs dans plusieurs groupes avec des potes) qu'à un philosophe spécialiste de l'écologie encore un peu jet-laggé. La discussion qui suit ne dissipe pas tout à fait ce sentiment. Tout comme les livres qu'il écrit (1).

FOURMIS ZÈBRES ET RATS

Bien sûr, les références intellectuelles sont nombreuses – Heidegger, Deleuze, Kant, Marx... – pour essayer de

fonder une «pensée écologique» en phase avec la crise climatique actuelle. Il a aussi fondé de doctes concepts, comme celui d'«hyperobjets» : le mot désigne toutes ces choses dont les humains doivent se préoccuper mais qui échappent à leur entendement, tant leur présence s'étend dans le temps et dans l'espace. Morton y inclut la biosphère, mais aussi l'ensemble de nos produits nucléaires, deux dossiers qui devraient encore nous préoccuper dans plusieurs milliers d'années (si nous sommes toujours dans le coin). Mais quand il se lance dans de grandes explications, Morton a un côté «pop philo». Il n'hésite pas à s'appuyer sur des références musicales : Pink Floyd, John Cage, David Byrne et Brian Eno du côté des coups de cœur, *We are the World* de Michael Jackson du côté des tubes horripilants. Il renvoie aussi aux Simpson, à Han Solo dans *Star Wars* ou au capitaine Spock de *Star Trek*. Provocateur à ses heures, il n'hésite pas à citer le pape Benoît XVI dès le deuxième paragraphe de son maître-article sur la queer ecology. A tout cela, il faut ajouter des punchlines que l'on n'attend pas forcément d'un philosophe, comme : «*Je suis du côté du "fuck you" !*».

A quoi Morton dit-il fuck ? A notre vision du monde, apparue avec l'agriculture et l'élevage, qui place les humains au-dessus (ou à part)

des autres êtres vivants. La séparation entre le social et le naturel est pour lui un «*détournement cognitif*». Et il est grand temps de le dépasser, en prenant enfin conscience que nous sommes pris dans un «*maillage*». Toutes les formes de vie y sont interconnectées, et donc interdépendantes, sans qu'aucune hiérarchie n'existe. Les humains ont besoin des fourmis, des arbres, des zèbres ou des rats, et réciproquement dans tous les sens que vous voudrez...

Ce qui tarade le philosophe, c'est que nous ne parvenons toujours pas à l'assumer : «*Le culte de la Nature fait penser à un homosexuel dépressif qui ne serait pas sorti du placard, et qui affirmerait avec insistance qu'il est hétéro*», s'amuse-t-il dans *la Pensée écologique*. L'idée n'est plus franchement nouvelle dans le monde des idées écolo. Morton le sait, pour pratiquer la méditation ou caresser ses animaux domestiques, premiers pas faciles pour ressentir combien nous sommes liés avec les autres êtres vivants. Mais aussi pour avoir lu (entre autres) des intellectuels français qu'il apprécie, comme le sociologue Bruno Latour ou l'anthropologue Philippe Descola, mais aussi la dramaturge Hélène Cixous et à la psychanalyste



Famille du média : PQN

(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 940000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : 02 decembre 2021

Journalistes : THIBAUT

SARDIER

Nombre de mots : 1432

Valeur Média : 59500€

Lucie Irigaray, deux femmes qu'il admire.

«EFFRAYANTE SENSATION»

Outre son look, il y a quand même une grande originalité chez Morton. Elle tient à sa façon de regarder en face cette nouvelle donne philosophique, en s'appuyant sur un courant philosophique dont il se réclame, l'ontologie orientée objet. Et au fait qu'il assume que sa «pensée écologique» n'annonce pas des lendemains qui chantent. Au contraire, l'heure est à la «dark ecology», période en forme de long tunnel sombre durant lequel il va falloir mettre à jour notre rapport au monde et oublier nos repères habituels. «Etre relié à, ce n'est pas en faire tout un plat comme le font tous ces écologistes aux nobles sentiments». La tendance à s'émerveiller de liens retrouvés avec la «nature» l'exaspère, parce que ces bonnes intentions s'associent à une quête d'harmonie. Il enfonce le clou : «La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent notre existence compassionnelle à aller au-delà de la pitié condescendante». Non, nous n'allons pas sauver de jolis oiseaux menacés, mais apprendre à descendre de notre piédestal, essayer de comprendre que ce maillage nous relie avec les chiens comme avec les virus. C'est toute notre place dans le monde qui change : si nous considérons que nous ne sommes qu'un élément parmi d'autres dans ce vaste réseau, plus rien ne tourne autour de nous, il n'y a ni premier plan, ni arrière-

plan, puisque tout a potentiellement du sens et de l'importance, «ce qui a pour résultat l'effrayante sensation qu'il n'y a vraiment plus de monde», écrit Morton, qui y voit le meilleur moyen de sombrer dans la folie ou la schizophrénie.

«GRANDE CONFUSION»

Il va donc falloir, comme lui, apprendre à aimer le désordre. «La biodiversité est une bonne chose, parce qu'elle signifie une grande confusion», se réjouit-il. Notre tort, c'est justement d'avoir voulu trouver un sens à l'évolution des espèces, les classer et les séparer. Pour nous en convaincre, le philosophe se contente de relire les textes... de Darwin : le père de l'évolution avait «pressenti le maillage» et compris que «coexistence» ne rime pas avec «harmonie». Surtout, il avait perçu que «l'écosystème n'a rien à voir avec une compétition aveugle, agressive». L'évolution n'est pas une lutte pour la survie, mais plutôt le résultat imprévisible de toute une série d'échanges, d'hybridations, de comportements divers et variés, effectués par les êtres vivants. Alors pourquoi vouloir que tout ait tout de suite un sens, dans le monde de la pensée écologique ?

Résumons le réjouissant programme qui nous attend : une vie sans repère, où l'humain n'occupe plus de place à part. Le tout sur une planète déjà en prise à la crise écologique et climatique. Vous paniquez ? C'est normal. Plutôt du genre stoïque, Morton n'a pas l'air plus ému que ça, mais raconte qu'il n'y a pas de mal à hurler ou à

avoir peur. «C'est le bon moment pour paniquer. La panique, c'est la conscience de tout ce qui se produit autour de nous. C'est aussi un soulagement : se dire que l'on a la permission d'avoir peur, que l'on ne devient pas fou ou folle, et que l'on peut agir.» Bref, hurlons, mais passons à l'action sans attendre et sans tomber dans un attentisme confortable : «Attendre une bonne raison d'agir, un signe divin ou une personne providentielle, c'est le meilleur moyen de laisser la planète chavirer». Pour lui, il faut se lancer, quitte à se planter : «C'est ce que conseille Han Solo dans le Réveil de la force. Quand on lui demande si l'action très risquée qu'il s'apprête à entreprendre est possible, il répond : "Je ne me pose jamais la question tant que je ne l'ai pas fait."»

Et tant pis si ça foire : également spécialiste de littérature (il a notamment travaillé sur la nourriture et le véganisme chez Percy et Mary Shelley), Morton voudrait que les humains sortent du «mode tragédie», où ils se sentent victimes d'un destin qui les dépasse, pour passer «en mode comédie», qui oscille entre le burlesque et le rire cathartique : «C'est une magnifique combinaison : d'un côté, nous essayons de réparer quelque chose qui ne cesse de rompre ; de l'autre, comme ces jeunes gens des comédies classiques qui réalisent que tel personnage est leur père, nous réalisons que, "oh mon dieu, nous sommes semblables aux chimpanzés ou à d'autres êtres vivants !"» Dramaturge de notre crise écologique, Morton imagine une tragicomédie dont nul



Famille du média : PQN

(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 940000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : 02 decembre 2021

Journalistes : THIBAUT

SARDIER

Nombre de mots : 1432

Valeur Média : 59500€

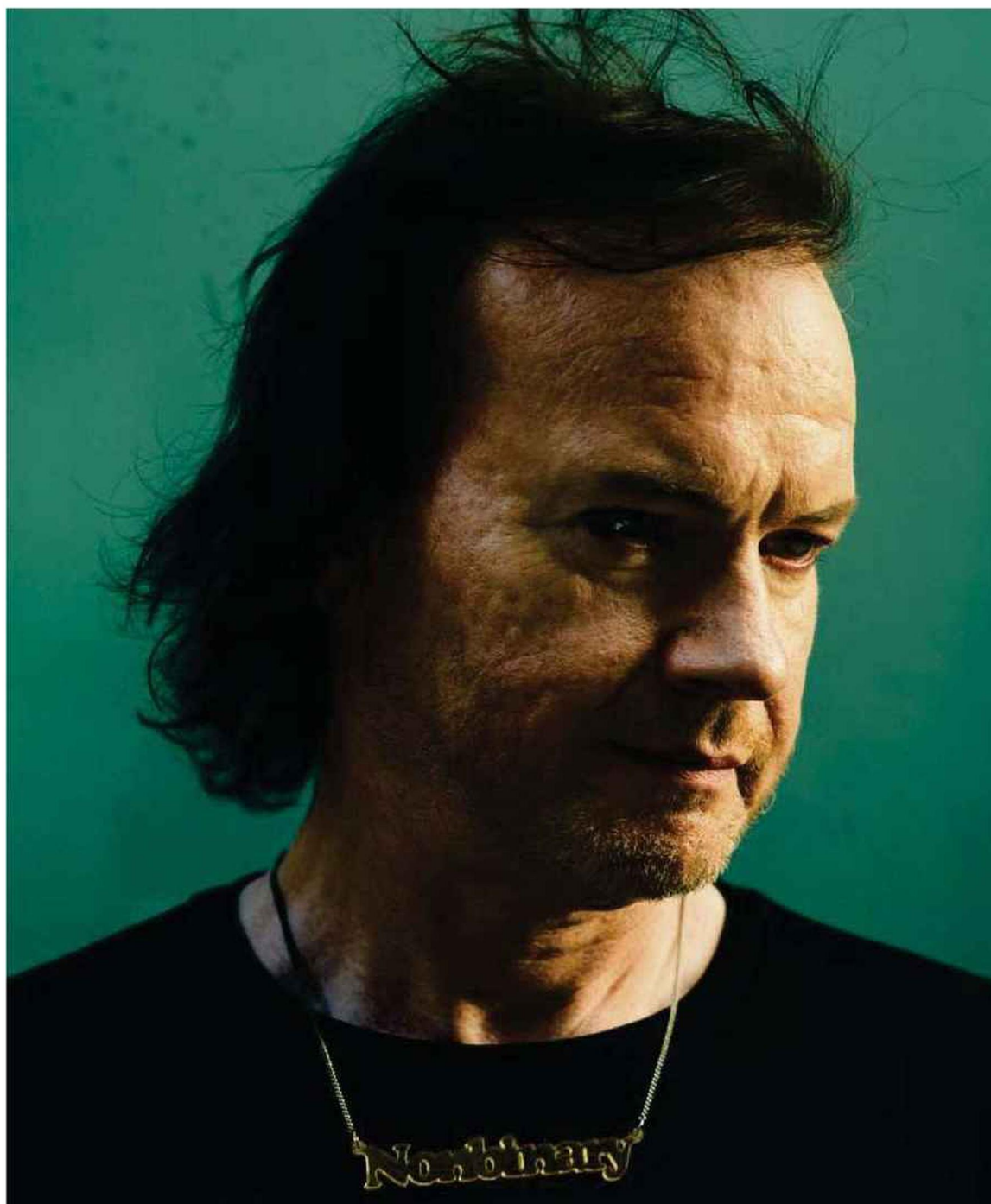
ne connaît la fin. Sombre et déroutante, elle a aussi quelque chose d'enthousiasmant. Bizarre.

(1) Deux d'entre eux viennent de (re)paraître en français, *Etre écologique et la Pensée écologique* (Zulma).

«La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent notre existence compassionnelle à aller au-delà de la pitié condescendante.»

Timothy Morton
philosophe





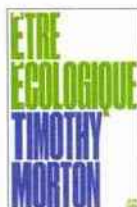
Timothy Morton à Paris, le 7 octobre.





Écologie post-traumatique

Être écologique / Timothy Morton /
Trad. de l'anglais C. Wajsbrot / Zulma / 256 p. / 20 €



V

ous tenez dans
vos mains un
livre « inutile »
– c'est son au-
teur, Timothy

Morton, qui le dit ! « Il ne
contient aucun fait. » Un ovni
malicieux dans le monde des

livres sur l'écologie, où le « dépôt d'informations confuses » et surabondantes est devenu une figure de style. C'est précisément cette manière d'accumuler les faits jusqu'à l'écœurement pour mieux culpabiliser le *quidam* que l'auteur interroge. « Nous essayons de créer une bulle de peur anticipatoire [...] qui enveloppera le traumatisme brut de terreur. » De l'effondrement à venir, nous voulons tout dire, tout savoir, pour mieux l'appivoiser. Nous mettons en scène son imminence pour le conjurer. La crise, pourtant, est déjà là : « C'est comme si la fin du monde avait déjà eu lieu. » Nous n'éprouvons pas d'angoisse, nous sommes en proie à un « syndrome de stress post-traumatique ». Être écologique, dans ces conditions, consiste à assumer le trauma, pour le transmuier en libération. « Nous n'avons pas besoin de nous accrocher au fantasme de notre chère vie, au fantasme de l'anthropocentrisme, imprécis et violent. » La crise est l'occasion de renouer avec la simplicité d'une vérité que nous nous sommes efforcés d'occulter pendant des siècles en nous repliant toujours plus sur nous-mêmes : « Vous êtes déjà un être symbiotique enchevêtré avec d'autres êtres symbiotiques. [...] Vous respirez de l'air, votre microbiome bactérien bourdonne, l'évolution se déroule silencieusement en arrière-plan. » Nous n'avons pas à devenir écologiques, seulement à réaliser que nous le sommes déjà.

■ O. L.-M.



LE MONDE
Jeux de stratégieLA CHRONIQUE
de Michel Eltchaninoff

Rédacteur en chef de Philosophie magazine, il a publié *Dans la tête de Vladimir Poutine* (2015) et *Dans la tête de Marine Le Pen* (2017) chez Solin-Actes Sud. Passionné de géopolitique, il a cofondé et anime l'association Les Nouveaux Dissidents, qui soutient les luttes contre les régimes autoritaires.

LA TROISIÈME GUERRE MONDIALE?
Mais elle est déjà là!

Alors que le futur des États-Unis est incertain et que l'axe antidémocratique se renforce, il faut se rendre à l'évidence : même si elle est hybride et sans limites précises, une guerre mondiale a déjà commencé.



La Troisième Guerre mondiale est déjà là. Nous échappons aux violences qui accompagnent un conflit. Et n'avons pas du tout envie de replonger dans ce que nous imaginions comme de l'histoire ancienne ou du « plus jamais ça ». Et pourtant, nous y sommes. Il suffit de lever les yeux. Comme jadis, un axe s'est formé, qui entend faire basculer le monde. Poutine a commencé au milieu des années 2000. On pense qu'il a seulement la nostalgie de l'Union soviétique. Mais il ambitionne bien plus : en finir avec ce monde démocratique qu'il juge néfaste et décadent. Il y travaille sans relâche. Puis est venu Xi Jinping, résolu à faire de la Chine, par les voies du commerce et, si besoin, de la coercition, le leader mondial de demain. Poutine a peu de temps. Xi en a davantage. Peu à peu ils ont trouvé des alliés parmi de vieux États parias. L'Iran et la Corée du Nord participent à la guerre en Ukraine. Mais à Kazan, en octobre, de nouveaux candidats ont frappé à la porte des Brics+ pour y rejoindre l'Inde, l'Égypte, le Brésil, l'Afrique du Sud. Certains d'entre eux appartiennent à plusieurs alliances en même temps, mais ils sont certainement prêts à suivre le camp des vainqueurs. En face, les alliés de l'Ukraine sont faibles et divisés : l'Allemagne perd tous ses repères (plus de

gaz russe, plus de marché chinois, plus de parapluie américain...). Le Royaume-Uni est inopérant. L'Italie se prétend atlantiste mais demeure attentiste. La France a perdu de sa superbe. La Hongrie a choisi son camp, celui de Donald Trump. Il n'est pas impossible que ce dernier veuille transformer les États-Unis en dictature délirante, voire pactiser avec certains adversaires d'hier.

Pour l'instant, tout cela nous semble loin. Notre difficulté à nous représenter la dynamique en cours est due, à part la distance et l'indifférence, à deux facteurs. Nous pensons qu'une guerre mondiale a forcément un début tonitruant et envoie tout le monde au front. Or les conflits d'aujourd'hui n'ont pas la clarté des épopées d'antan. Lorsqu'ils ont un commencement officiel, comme le 11-Septembre ou le 7-Octobre, c'est trompeur. Ces batailles ont démarré plus tôt et n'ont pas de fin définie. En Ukraine, il est difficile de dater l'invasion russe : dans les années d'indépendance, en 2014, en 2022? Et même si un armistice est signé sous l'égide de Donald Trump, la lutte reprendra tôt ou tard. En outre, les guerres sont devenues hybrides. Ni Pékin ni Moscou ne contrôlent l'esprit des citoyens des pays démocratiques, mais les succès des partis « antisystème » sont aussi leurs victoires. Il est donc acceptable de penser que nous sommes déjà plongés dans une guerre mondiale hybride. Et que cela risque de durer un certain temps.

Cette réalité, qui risque de devenir de plus en plus criante, me rappelle le propos du philosophe de l'écologie Timothy Morton. Dans son essai *Être écologique* (trad. fr. Zulma, 2021), il dit en substance que la catastrophe écologique n'est pas une terrible menace qui va sans doute survenir un jour et qu'il faudrait tout faire pour éviter, mais que nous y sommes déjà. Il conclut son ouvrage par ces mots : « *Quelque part, un oiseau chante et les nuages passent au-dessus de nos têtes. Vous fermez ce livre et vous regardez autour de vous. Vous n'avez pas besoin d'être écologique. Parce que vous l'êtes déjà.* » Cela donne envie de dire : regardez le monde, ses tensions, ses dynamiques, ses conflits. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur d'être en guerre. Parce que vous l'êtes déjà. ■

© Serge Picard pour PM. © Alexander Zemlianichenko/AP/SIPA

« En cherchant à être toujours plus efficaces, nous ne nous laissons même pas la possibilité d'échouer, ce qui serait pourtant bénéfique pour notre bien-être »

Timothy Morton,
philosophe, auteur de
l'essai "Être écologique"

D'un point de vue personnel, j'aimerais pouvoir vous dire à quoi pourrait ressembler un futur désirable, mais surtout à quoi il pourrait être identifié d'un point de vue sensoriel. Ce futur serait complètement détaché de la notion d'efficacité à laquelle nous tenons tant. Il y aurait beaucoup d'échecs, de faux départs, de recommencements. Ça ressemblerait beaucoup à l'art et la création, finalement. C'est ce qu'il se passe quand on commence un tableau, un tournage ou une phrase : « *Ah non, attends, mince, je dois recommencer* ». La créativité est par principe toujours ouverte à la notion d'échec. D'un certain point de vue, l'efficacité équivaut au mal lui-même. On le voit bien dans *Twin Peaks* : l'agent Cooper est une personne pleine de bonté, mais qui essaie de résoudre les problèmes de la façon la plus efficace possible, ce qui finira par le conduire à sa perte. Plus il cherche à être efficace, plus de problèmes se présentent à lui.

À l'inverse, la création c'est la liberté, la maladresse. Une société socialiste, et par là je veux dire réellement socialiste, c'est-à-dire qui incluerait tous les non-humains dans son spectre, serait finalement « ratée » au sens capitaliste du terme. Bref, l'ironie de toute cette histoire, c'est qu'en cherchant à être toujours plus efficaces, nous ne nous laissons même pas la possibilité d'échouer, ce qui serait pourtant bénéfique pour notre bien-être. L'écologie politique doit embrasser la notion d'échec.

Justement, nous semblons aujourd'hui coincés entre une forme de « climato-optimisme » un peu béat, qui voudrait nous faire croire que « l'humanité va s'en sortir parce que c'est ce qu'elle a toujours fait à travers l'Histoire », et un catastrophisme paralysant, qui voudrait que « tout soit déjà foutu ». Si je vous comprends bien, s'ouvrir à la possibilité de l'échec pourrait donc nous permettre de sortir de cette impasse ?

Exactement ! Encore une fois, cette opposition binaire repose sur la notion d'efficacité : soit nous réussissons parfaitement, soit nous ne pouvons rien faire ; soit nous sommes les maîtres du monde et nous dominons tout comme c'est le cas depuis des siècles, soit nous nous mettons en position foetale en attendant notre mort. Aucune de ces deux alternatives n'est saine, parce qu'elles font partie du même problème.

Votre œuvre est largement inspirée par la fiction, notamment celle de Björk, de Pink Floyd, de Ridley Scott ou encore d'Arthur Rimbaud. Existe-t-il une grande œuvre de fiction caractéristique de l'Anthropocène, selon vous ? Ou reste-t-elle à inventer ?

Vous savez, je suis fan à la fois de science-fiction – parce qu'elle nous aide à penser des choses complexes à travers des imaginaires qui nous protègent – et de comédie – parce qu'elle nous fait ressentir les échecs de plusieurs personnes auxquelles nous pouvons nous identifier, contrairement à la tragédie. Côté comédie, je pourrais citer les Monty Python, les œuvres de Jane Austen ou encore *Curb your enthusiasm*, qui reposent tous les trois sur les notions de catharsis, d'ironie et d'échec auxquelles je tiens beaucoup. Je pourrais aussi vous parler de *Rainbow Connection*, cette chanson écrite par Paul Williams et Kenneth Ascher et interprétée par Kermit la grenouille dans *Les Muppets*, le film.

Famille du média : **Médias étrangers**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **N.C.**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **Du 04 au 05 decembre**

2021

Journalistes : **N.C.**

Nombre de mots : **560**

Valeur Média : **N.C.**

Polars, bios,
dessins pour
un Noël noir.
Notre dossier





16

Dossier

Les humeurs noires qui font du bien

La magie de Noël peut donner des envies de meurtre. La preuve en polars et autres productions sarcastiques au mauvais esprit revendiqué.

Cécile Lecoultré

Histoire de caler le sapin, le sociologue Jérémie Peltier publie «La fête est finie?» (Ed. de l'Observatoire), et pas seulement pour disserter sur les nouvelles mœurs sanitaires stérilisant les envies de bamboche. L'analyste de tendances a relu Gustave Flaubert et Philippe Murray, reniflé les statistiques, scruté le nombril d'une société individualiste à outrance, côtoisé à Amazon, Spotify et autres ventes en ligne avant de conclure: «Narcisse a fait la peau de Dyonisos, à force d'être partout de façon factice, la fête n'est nulle part.»

Encore un de ces bobos parisiens qui ne met plus le nez dehors, me direz-vous. Car Noël continue à flanquer les boules, enguirlandant les coins de rue et déclenchant des réflexes irrationnels. Avec une drôlerie contagieuse, Roger Fiammetti, spécialiste du langage somato-émotionnel, alimente son fonds de commerce avec «Les angoissés de Noël» (Éd. Trédaniel), un manuel en permanente réédition depuis une dizaine d'années. La crise ne pouvait qu'aggraver le diagnostic. Même si selon lui, la «natalophobie», ce mal qui frappe début décembre avant même l'indigestion de dinde grassouil-

lette et de bûche au chocolat, trouve ses racines dans un calendrier perpétuel.

À la Toussaint, explique ainsi l'expert belge, les gens pleurent leurs morts. À Noël, ils accusent leur absence. Et de la plus douloureuse manière, puisque les fêtes de famille se corsent généralement de belles embrouilles nées des jalousies et autres secrets exhumés pleine poire avant le dessert.

«La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent à aller au-delà de la pitié condescendante»

Timothy Morton, philosophe

Dans le jargon psy, explique Stéphane Floccari, auteur de «Survivre à Noël» (Éd. Babelio), il s'agit de «réélaboration du vécu». «Le vieillard considère l'enfant qu'il a été, peut regarder avec ses yeux et le comprendre.» Et tant pis si cette injonction sociale qui pousse à réparer le lien disjoncte parfois en pugilat...

«Dans la nuit qui enveloppe la fin de l'année, au comble de la fatigue, persiste

le philosophe, Noël représente la loupiote qui clignote. La famille s'éprouve, exige de tenir ferme sur ses acquis dans un environnement chaotique: orgie de nourriture, surconsommation de cadeaux, marathon.» Pas dupe du «potlatch consumériste», le quidam peut y trouver de vertueuses consolations. Voir ce mauvais esprit qui triomphe ici et là dans les rayons.

Comme le réfléchit le «pop philosophe» Timothy Morton dans «La pensée écologique» (Éd. Zulma): «La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent notre existence compassionnelle à aller au-delà de la pitié condescendante». Ainsi, fredonner «Carrément méchant», comme le gentil Souchon jamais content en pestant face aux paquets enrubannés, devient jouissif si vous tombez sur le bouquin du même nom.

Lire le détail ci-dessous, comme la purge des réminiscences d'enfance glauque accumulées en «Strates» par Pénélope Bagieu. Ou l'extase partagée avec la reine américaine du crime Patricia Highsmith, exilée tessinoise qui se rappelle à son (mauvais) souvenir, affirmant en délicieuse monstresse dans ses «Écrits intimes» qu'«embrasser un homme, c'est comme embrasser un turbot: une bouche ou une autre, c'est pareil». Pensez-y sous le gui.



« Opposer les "écologiques" aux "non-écologiques" peut conduire directement au fascisme »

#écologie

#philosophie

Image d'illustration © Unsplash (CC)

Comment l'écologie politique doit-elle se réinventer? Devrait-elle renoncer au concept de nature... pour embrasser celui d'échec? C'est ce que défend le philosophe britannique Timothy Morton, théoricien de la « dark ecology » et auteur de l'essai *Être écologique*, qui paraît le 7 octobre 2021 aux éditions Zulma.

La nature nous veut-elle forcément du bien? Est-elle nécessairement harmonieuse, paisible, unique, bref tout ce que nous, « humains », serions incapables d'incarner? Loin s'en faut, répond le philosophe britannique Timothy Morton. Désigné par *The Guardian* comme le « prophète de l'Anthropocène », cet auteur atypique et éclectique au style acéré était de passage à Paris en ce début du mois d'octobre 2021, à l'occasion de la parution de son essai *Être écologique* aux éditions Zulma (le 7 octobre), quelques années après la traduction française de l'ouvrage qui l'a rendu célèbre, *La pensée écologique*. Sa proposition? « *Changer de paradigme dans notre relation au monde* », se libérer à la fois « du déni et du désespoir » pour cesser de « contempler la catastrophe ou chercher le coupable ». Et laisser la place, pour ce faire, à une « dark ecology » qui ferait la part belle à la notion... d'échec. Entretien.



Pablo Mailhé

- 5 octobre 2021

Usbek & Rica : À quoi renvoie le concept de « dark ecology » que vous avez forgé pour vous extraire du mythe de la nature comme entité forcément « bienveillante », « positive »? En quoi nous aide-t-il à penser notre présent?

Timothy Morton : Comme on est en France, j'aimerais partir de Descartes. Dans le premier tome de ses *Méditations métaphysiques*, Descartes se demande comment il peut vraiment savoir qu'il est là, qu'il existe et qu'il n'est pas une machine pilotée de l'extérieur. Dans le troisième tome, il aboutit à la conclusion que Dieu est bon et qu'il ne pourrait jamais lui infliger cela. C'est le fameux « *Je pense donc je suis* ». Descartes se repose donc sur la confiance envers Dieu pour sortir de la paranoïa sur l'existence; ce qui constitue une personne, selon lui, c'est précisément sa paranoïa à propos du fait d'exister en tant que personne.

En tant qu'être personifié évoluant dans la biosphère, mon statut est toujours ambigu : suis-je une machine ou une personne? Ce chimpanzé en face de moi est-il une personne ou une machine? Cette fameuse opposition entre les « humains » et les « animaux » – deux mots que je n'aime pas beaucoup – renvoie finalement à une opposition des « personnes » contre les « machines ». Le problème, c'est qu'il s'agit d'une fausse peur que nous entretenons. Si on regarde la chaîne de l'évolution, on s'aperçoit que les scarabées sont aussi « évolués » que les humains; ils ont subi au moins autant de mutations aléatoires à travers l'Histoire que nous.

Je crois qu'il faut donc sortir de ces oppositions binaires sur la sentience, l'existence, la matérialité, bref le caractère « vivant » ou « non-vivant » de tout ce qui nous entoure. C'est ce à quoi renvoie la notion de « dark ecology ». Éthiquement parlant, il s'agit de se montrer bon vis-à-vis des autres et de soi-même. Ne pas connaître la nature exacte de l'autre, préserver cette ambiguïté, c'est au fond la raison-même de se montrer attentif à cet « autre ». À l'inverse, lorsqu'on s'assure de la nature « androïde » d'une machine par exemple, on y voit souvent un prétexte pour se dire « *Oh bon, dans ce cas, je peux la manipuler comme je veux, le son de douleur qu'elle émet n'est que mécanique* ».

Prenons un autre exemple, celui du Covid. C'est un virus qui se diffuse dans l'air, qui se dépose sur les surfaces de tout ce qui est autour de nous en attendant de trouver une autre forme de vie compatible avec son propre logiciel. Le Covid évolue à notre contact, il tire partie de notre existence – au point que l'on peut même en mourir. Alors, « vivant » ou « non-vivant », le Covid? « Vivant » ou « non-vivant », cette petite partie d'ADN dans une capsule protéinique? La question est ambiguë, n'est-ce pas? On l'aura compris, cette distinction forgée par la biologie ne fonctionne plus très bien à un certain niveau de réflexion. Le caractère vivant de toute chose est ambigu, car les choses sont toujours quelque part entre le mouvement et l'immobilité.

De la même façon, on reproduit ce raisonnement quand on oppose les personnes « écologiques » aux personnes « non-écologiques ». C'est une distinction dangereuse, qui peut conduire directement au fascisme. On assiste d'ailleurs à une montée très inquiétante du fascisme aujourd'hui aux quatre coins de la planète; fascisme qui pourrait très bien se transformer en écofascisme si on se mettait à construire des murs pour repousser les migrants au nom de la protection de la nature, par exemple. Bref, tout ça pour dire qu'il devient impératif de repenser l'écologie. Cette nouvelle réflexion doit nous conduire à y intégrer d'autres mouvements, comme #BlackLivesMatter ou encore #MeToo, qui ont des résonances planétaires. C'est la seule façon de se tourner vers le futur et de ne pas rester bloqué dans le passé.

Selon vous, le concept de « vivant » est donc aussi infructueux que celui de « nature »? Le philosophe Baptiste Morizot, par exemple, propose de remplacer le slogan « *Protéger la nature* » par « *Défendre le vivant* » afin de mieux « *défendre les dynamiques sauvages de l'éco-évolution, qui sont plus anciennes que nous, qui nous constituent et nous fondent* ». Vous n'êtes pas d'accord avec lui?

Tout dépend du sens que l'on donne au mot « vivant ». On distingue généralement trois définitions de la vie dans la philosophie grecque. D'abord, la vie peut être entendue au sens biologique. C'est le « bios » : nous décidons d'étudier cela et non cela au nom de son caractère « vivant ». Ensuite, il y a la définition légale de la vie. C'est « zôè » : la vie renvoie cette fois à celui qui possède de la « vitalité »; elle peut être commune à tous les êtres vivants, y compris les dieux, mais seuls ces « vivants » doivent être protégés par le droit.

Enfin, la vie peut renvoyer au mot « thumos ». Cette fois, il s'agit d'une sorte de souffle de vie, où l'âme est considérée comme un principe vital, le siège du désir et de la volonté. Ce sont le rythme et les pulsations qui résident en chacun de nous. Cette sensibilité fait disparaître l'opposition entre « vivants » et « non-vivants ». C'est cette dernière définition qui est la plus intéressante selon moi. On la retrouve aujourd'hui dans le slogan « Black Lives Matter », qui ne fait au fond que demander : « *Pourrions-nous exister tranquillement sans avoir peur d'être tués?* »

« Il faut aller au-delà de la seule question des droits comme métrique de la justice écologique »

Timothy Morton,
philosophe, auteur de
l'essai "Être écologique"

Autre exemple, les actions de désobéissance civile où les militants écologistes ne font que s'allonger par terre, sans bouger, en prétendant parfois être morts : ce qu'ils font lorsqu'ils font cela, ce n'est pas recréer une opposition entre « mort ou vivant », c'est exister dans un état minimal, qui suffit pourtant à ébranler tout le monde autour d'eux, au point que les policiers ont bien souvent du mal à les soulever. « *Défendre le vivant* » peut tout à fait inclure tout cela. C'est même une manière beaucoup plus positive de présenter mon concept de « dark ecology », finalement.

Quel regard portez-vous sur le mouvement des « droits de la nature » qui prend de l'ampleur un peu partout dans le monde, notamment en Inde, en Nouvelle-Zélande ou encore en France. Vouloir donner une personnalité juridique et représenter politiquement des êtres vivants non-humains revient-il à faire fausse route, selon vous?

C'est compliqué. L'écologie politique et sa conscientisation impliquent d'être attentif vis-à-vis du fait que des choses différentes se déroulent à des échelles différentes au même moment. Quand on allume le moteur d'une voiture, par exemple, ça n'a presque aucun impact sur la biosphère au niveau individuel d'un point de vue statistique. C'est la reproduction de ce geste par millions, à plus grande échelle, qui génère des effets dévastateurs. Même chose avec la tactique et la stratégie politique en matière d'écologie : il est légitime que les gens se disent « *Ok, mais concrètement que va-t-il se passer pour ma maison et mon quotidien si demain un véritable bouleversement écologique se met en place à l'échelle mondiale?* » Le fascisme exploite ces peurs légitimes, par exemple en utilisant l'[Agenda 21](#) [un plan d'action pour le XXI^{ème} siècle adopté par 182 chefs d'État lors du sommet de la Terre à Rio de Janeiro en juin 1992, ndlr] pour nourrir les pires haines antisémites et conspirationnistes.

Pour en revenir à la question des droits de la nature, je crois que ce mouvement est éminemment nécessaire. Il est magnifique, même, mais seulement à une certaine échelle – celle de l'action locale. À une plus grande échelle, ça ne fonctionnera sans doute pas aussi bien. Pourquoi? Parce que notre conception traditionnelle du droit repose sur les écrits du philosophe [John Locke](#), qui faisait du concept de propriété privée le fondement de son œuvre : « *Vous avez des droits parce que vous possédez ceci ou cela* », « *Vous êtes maître de votre destin, donc vous pouvez avoir des droits individuels* ». Le problème, c'est que si tout ce qui compose la « nature » obtient des droits, alors plus rien ni personne ne peut revendiquer aucune propriété. Et vice-versa. C'est un paradoxe qu'il convient de dépasser, en plaçant la réflexion au-delà de la seule question des droits comme « métrique » de la justice écologique. Il ne s'agit pas d'être cynique vis-à-vis de ce mouvement, mais de considérer plusieurs échelles d'action différentes, avec des réponses adaptées à chacune d'entre elles.

Au début d'*Être écologique*, vous évoquez un « *dépotoir d'informations* » dans lequel nous serions aujourd'hui coincés, et qui nous contraindrait à contempler des faits sur le climat et l'environnement dans une forme d'immobilisme. Mais la collecte de ces données et de ces faits n'est-elle pas justement nécessaire pour mieux décrire, et donc mieux comprendre, la situation dans laquelle nous nous trouvons? Comme le dit le philosophe Bruno Latour, « *plus nous décrivons la situation, moins nous en avons peur* », non?

Oui, tout à fait. Mais je consacre une grande partie de mon œuvre à la phénoménologie [la description et l'analyse des seuls phénomènes perçus, ndlr] et au bouddhisme. Ces deux écoles de pensée considèrent que l'important n'est pas ce que l'on pense, mais la *façon* dont on y pense. Je crois donc qu'il est important d'analyser la *façon* dont nous présentons les données sur l'environnement au grand public aujourd'hui. La première chose à dire, c'est qu'un fait est toujours l'interprétation d'une donnée. Or, parfois, dans l'écosystème médiatique sur l'environnement, on présente les choses comme des données brutes et non comme des faits. Tout devient chiffre, statistique : « *20 % des mammifères auront disparu d'ici 2050* », merci, au revoir!

Cette façon de présenter les choses sur le registre du choc est dérangeante. Le problème principal, c'est que le choc n'est pas le meilleur endroit d'où partir pour agir. Par définition, quand on est en état de choc, on ne peut rien faire sinon lire ce gros titre... et en rester là. Mais l'écologie nécessite aussi une part de plaisir dans l'action, et encore plus quand cette écologie prend de plus en plus la forme d'un trouble de stress post-traumatique. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'armée américaine commence à donner de la MDMA aux soldats en situation de troubles de stress post-traumatique : ils ont très bien compris que c'était avant tout le plaisir qui était nécessaire pour avancer et être en paix avec soi-même après un traumatisme. Plutôt que le choc, le plaisir est donc ce lieu à partir duquel il faudrait pouvoir re-situer l'écologie politique.

« **Le capitalisme fonctionne comme une IA de machine learning : il s'adapte en apprenant à extraire toujours plus de vies de la biosphère, sans savoir où s'arrêter** »

Timothy Morton,
philosophe, auteur de
l'essai "Être écologique"

Et en disant cela, je ne fais la leçon à personne. Je ne prétends pas qu'il y a des coupables qu'on peut désigner aussi facilement. Le problème du capitalisme contemporain, ce n'est pas qu'il contient trop de plaisir, mais qu'il n'en contient pas assez. Quand on comprend que l'on exploite d'autres formes de vie rien qu'en achetant une paire de chaussures, on a tout de suite envie de vomir, de se taper la tête contre les murs. Le plus grand défi, c'est donc : comment transformer cette énergie en plaisir, en *envie* d'autre chose? Il faut pouvoir imaginer une politique de gauche qui repose sur l'extension du plaisir, un plaisir qui ne soit pas conçu en termes d'utilitarisme mécanique mais en termes de liberté inconditionnelle.

Mais cela ne veut pas dire que l'on doive faire disparaître complètement ce sentiment de choc pour autant. Il ne faudrait pas arriver à une logique du genre : « *Oh, bon, il faut faire attention à ne pas trop choquer les gens, à ne pas les déprimer, à ne pas les faire paniquer.* » La panique et le choc sont absolument nécessaires aujourd'hui, ce sont les sentiments les plus normaux et les plus humains qui soient. Le mot « panique » lui-même, en grec, renvoie au fait de ressentir l'ensemble des états et des choses qui se déroulent dans le monde. C'est exactement ce qu'il s'est passé en 2020, et c'est en partie une bonne chose. L'important, c'est de ne pas en rester là. Les gens comme moi, les vieux, devraient aider les plus jeunes à leur faire comprendre que ce qu'ils ressentent est naturel, mais aussi les accompagner pour dépasser cet état tout à fait légitime de panique.



Il y a deux ans, vous expliquiez au média AOC : « La pensée écologique permet de réaliser que l'aliénation vient en réalité du futur. Nous sommes aliénés de trop explorer, jouer, exercer les superpouvoirs permis par l'automatisation. Il faut s'ouvrir aux futurs possibles, au fait que les choses pourraient être différentes et que ce serait formidable. » Que voulez-vous dire par là?

Encore une fois, il faut revenir à la nécessaire lutte contre le fascisme qui nous menace. Toute théorie qui prétend que l'aliénation vient du passé peut déboucher sur le fascisme : « Il fut un temps où nous étions glorieux, il faut retrouver cette grandeur ! », « Il fut un temps où nous vivions dans le Jardin d'Eden, il faut y retourner ! » En fin de compte, il faut comprendre que notre vraie aliénation vient du futur. Cela peut paraître bizarre dit comme ça mais, vous allez voir, c'est le résultat d'un raisonnement très simple.

Nous vivons aujourd'hui à un stade très automatisé du capitalisme. C'est presque une forme d'esclavage automatisée : il faut sans cesse se rendre « moins cher », « moins coûteux » pour obtenir un travail. L'automatisation renvoie à la façon dont le système lui-même fonctionne. Une voiture, c'est toujours le résultat de plusieurs états passés de plusieurs matériaux différents, par exemple. Par définition, le système capitaliste repose donc sur le passé. Sa violence vient d'ailleurs du fait que ce passé tend à se rapprocher de plus en plus du présent, notamment lorsque les traders s'échangent des flux à une vitesse de l'ordre de quelques nanosecondes – c'est-à-dire presque instantanément. Le capitalisme est réactif par rapport au passé, tout comme le modèle du consommateur qu'il tend à mettre en avant : nous sommes censés nous comporter selon nos achats et nos comportements passés. Ce système économique fonctionne comme une IA de machine learning : il s'adapte en apprenant à extraire toujours plus de vies de la biosphère, sans savoir où s'arrêter.

Le futur, pour moi, c'est une notion radicalement différente. Le futur, c'est se poser des questions : qu'est-ce qu'il se passe à cet instant, au moment où nous sommes en train de faire cette interview ? Qu'est-ce qu'il se passera après ? Tout ça, c'est à la fois maintenant et juste après. Réfléchir au futur, c'est réfléchir à la possibilité irréductible que les choses puissent être différentes. Bien sûr, le capitalisme cherche à inventer son propre futur en prévoyant comment tel ou tel consommateur va se comporter, notamment à travers l'exploitation de données, mais c'est ce qui conduit à sa perte. Le passé sur lequel repose le capitalisme dévore les possibilités ouvertes par le futur.

« En cherchant à être toujours plus efficaces, nous ne nous laissons même pas la possibilité d'échouer, ce qui serait pourtant bénéfique pour notre bien-être »

Timothy Morton,
philosophe, auteur de
l'essai "Être écologique"

D'un point de vue personnel, j'aimerais pouvoir vous dire à quoi pourrait ressembler un futur désirable, mais surtout à quoi il pourrait être identifié d'un point de vue sensoriel. Ce futur serait complètement détaché de la notion d'efficacité à laquelle nous tenons tant. Il y aurait beaucoup d'échecs, de faux départs, de recommencements. Ça ressemblerait beaucoup à l'art et la création, finalement. C'est ce qu'il se passe quand on commence un tableau, un tournage ou une phrase : « *Ah non, attends, mince, je dois recommencer* ». La créativité est par principe toujours ouverte à la notion d'échec. D'un certain point de vue, l'efficacité équivaut au mal lui-même. On le voit bien dans *Twin Peaks* : l'agent Cooper est une personne pleine de bonté, mais qui essaie de résoudre les problèmes de la façon la plus efficace possible, ce qui finira par le conduire à sa perte. Plus il cherche à être efficace, plus de problèmes se présentent à lui.

À l'inverse, la création c'est la liberté, la maladresse. Une société socialiste, et par là je veux dire réellement socialiste, c'est-à-dire qui incluerait tous les non-humains dans son spectre, serait finalement « ratée » au sens capitaliste du terme. Bref, l'ironie de toute cette histoire, c'est qu'en cherchant à être toujours plus efficaces, nous ne nous laissons même pas la possibilité d'échouer, ce qui serait pourtant bénéfique pour notre bien-être. L'écologie politique doit embrasser la notion d'échec.

Justement, nous semblons aujourd'hui coincés entre une forme de « climato-optimisme » un peu béat, qui voudrait nous faire croire que « l'humanité va s'en sortir parce que c'est ce qu'elle a toujours fait à travers l'Histoire », et un catastrophisme paralysant, qui voudrait que « tout soit déjà foutu ». Si je vous comprends bien, s'ouvrir à la possibilité de l'échec pourrait donc nous permettre de sortir de cette impasse ?

Exactement ! Encore une fois, cette opposition binaire repose sur la notion d'efficacité : soit nous réussissons parfaitement, soit nous ne pouvons rien faire ; soit nous sommes les maîtres du monde et nous dominons tout comme c'est le cas depuis des siècles, soit nous nous mettons en position foetale en attendant notre mort. Aucune de ces deux alternatives n'est saine, parce qu'elles font partie du même problème.

Votre œuvre est largement inspirée par la fiction, notamment celle de Björk, de Pink Floyd, de Ridley Scott ou encore d'Arthur Rimbaud. Existe-t-il une grande œuvre de fiction caractéristique de l'Anthropocène, selon vous ? Ou reste-t-elle à inventer ?

Vous savez, je suis fan à la fois de science-fiction – parce qu'elle nous aide à penser des choses complexes à travers des imaginaires qui nous protègent – et de comédie – parce qu'elle nous fait ressentir les échecs de plusieurs personnes auxquelles nous pouvons nous identifier, contrairement à la tragédie. Côté comédie, je pourrais citer les Monty Python, les œuvres de Jane Austen ou encore *Curb your enthusiasm*, qui reposent tous les trois sur les notions de catharsis, d'ironie et d'échec auxquelles je tiens beaucoup. Je pourrais aussi vous parler de *Rainbow Connection*, cette chanson écrite par Paul Williams et Kenneth Ascher et interprétée par Kermit la grenouille dans *Les Muppets*, le film.



— Extrait de Star Wars © Disney / Lucasfilm

Mais en termes d'œuvre planétaire, ultra-populaire, qui pourrait renvoyer directement à l'Anthropocène... en fait je crois que nous en avons déjà une. Elle s'appelle *Star Wars*. Il y a au moins deux choses intéressantes à propos de *Star Wars* du point de vue des bouleversements environnementaux que nous traversons actuellement.

D'abord, le cœur de *Star Wars*, ce n'est pas la force – cette notion mystérieuse et binaire, perpétuée par un ordre patriarcal qui est celui des Jedi – mais le Faucon Millénium. C'est le vaisseau de Han Solo qui constitue le cœur émotionnel de *Star Wars*, car il nous transporte dans l'hyperespace et nous ouvre à la possibilité démocratique que l'eau, les liquides soient toujours autour de nous – contrairement à l'hyperespace de *2001*, qui conduit à une drôle d'impasse, dans un style bourgeois versaillais. C'est comme si, une fois embarqué dans l'hyperespace de *Star Wars*, tout devenait plus facile, plus serein : les gens s'assoient, se reposent, jouent aux échecs dans le vaisseau. Presque n'importe qui peut se joindre à l'équipage, n'importe qui peut conduire, même C3PO ou les porgs.

Par ailleurs, *Star Wars* renvoie aussi, indirectement, à la comédie. L'une des meilleures répliques de tout l'univers *Star Wars* se trouve dans l'épisode 7, quand Han Solo et Rey essaient de s'extirper des griffes d'une créature qui les entoure. Rey demande à Han Solo « *Est-ce que c'est possible de faire une telle manœuvre ?* » et il lui répond « *Je ne me pose jamais cette question avant de l'avoir fait* ». C'est drôle, mais c'est surtout une manière d'inviter le futur dans cet univers, et donc auprès du spectateur. Fondamentalement, avec *Star Wars*, qui date pourtant des années 1970, tout est déjà là.



Pablo Maillé

– 5 octobre 2021



DANS LA SÉLECTION 2021 DES 60 MEILLEURS LIVRES, POLARS ET ESSAIS DE FOCUS VIF : <https://focus.levif.be/culture/livres-bd/best-of-2021-les-60-meilleurs-livres-polars-et-essais-de-l-annee/article-normal-1507011.html>

Best of 2021: les 60 meilleurs livres, polars et essais de l'année

Ocean Vuong, Alain Guiraudie, Natasha Trethewey, Caroline De Mulder, Dimitri Rouchon-Borie, Philippe Descola... Voici les top 10 d'Anne-Lise Remacle, Fabrice Delmeire, Laurent Raphaël, Olivier Van Vaerenbergh, Philippe Manche et Laurent De Sutter.

LAURENT DE SUTTER (ESSAIS)

1. [*Les Formes du visible*](#), de Philippe Descola
2. [*Terraformation 2019*](#), de Benjamin H. Bratton
3. [*Le Mythe du déficit*](#), de Stéphanie Kelton
4. [*Avoir*](#), de Paolo Virno
5. [*Au commencement était...*](#), de David Graeber et David Wengrow
6. *Faire parler le ciel*, de Peter Sloterdijk
7. *Être écologique*, de Timothy Morton
8. *Travailler*, de James Suzman
9. [*Philosophie de la maison*](#), d'Emanuele Coccia
10. *Ce qui est unique chez Baudelaire*, de Roberto Calasso